

A.P., qui insiste sur le bouddhisme ou les nouvelles spiritualités « éclectiques »..., sont étrangement absentes les formes « conservatrices » qu'ont prises certaines mobilisations religieuses et politiques aux États-Unis, au moins depuis la deuxième partie des années 1970. Le « réveil » que l'A. décrit perd alors de sa persuasion.

Baptiste Coulmont.

124.74

ROSE (Anne C.).

Beloved Strangers. Interfaith Families in Nineteenth Century America. Cambridge (MA)-Londres, Harvard University Press, 2001, 288 p. (tablx. index).

L'auteure traite des mariages mixtes de types juif-catholique, juif-protestant et protestant-catholique, en suivant 26 couples qui se sont mariés entre la guerre de 1812 et la Première Guerre mondiale. Les matériaux utilisés sont des lettres, des journaux, des mémoires, complétés par les archives des institutions religieuses et les représentations des couples mixtes dans la littérature. L'A. analyse les relations de ces couples avec les deux familles, leurs convictions, et les ajustements qu'ils opèrent avec la pratique religieuse, comme le choix par un couple juif-catholique d'une petite église anglicane pour célébrer leur union. A.C.R. montre aussi comment ces unions reflètent l'évolution du statut de la femme, son accès plus large à l'éducation et à la vie professionnelle ainsi que le rôle plus restreint des institutions religieuses. Quelques exemples révèlent aussi qu'au milieu du XIX^e siècle, les mariages mixtes ne sont pas rares dans l'élite politique. Ces familles bi-religieuses, surtout celles de l'élite, contribuent à un changement culturel, vers un plus grand pluralisme. Du point de vue religieux, les débats sont plus vifs dans les communautés catholiques et juives au cours du XIX^e siècle. Ces dernières craignent l'assimilation dans une société dominée par le protestantisme. Les évêques comme les rabbins se prononcent officiellement contre les mariages mixtes, même si dans la pratique, l'attitude individuelle de membres du clergé est de plus en plus fréquemment conciliante. Au début du XX^e siècle, les positions catholiques et juives réformées s'assouplissent : tout en continuant à interdire les mariages mixtes, les deux groupes mettent en place une politique de prise en compte des couples mixtes.

Anne-Sophie Lamine.

124.75

SAGNOL (Marc).

Tragique et tristesse. Walter Benjamin, archéologue de la modernité. Paris, Cerf, 2003, 240 p (bibliogr.).

Il s'agit d'une thèse présentée en 1983 et publiée seulement maintenant, ce qui explique la presque absence de références à la bibliographie sur Walter Benjamin des vingt dernières années. C'est néanmoins un travail original et novateur qui se propose d'interroger un des ouvrages les plus difficiles du philosophe juif/allemand : *L'origine du drame baroque allemand* (1927), sa thèse d'habilitation. Comme l'on sait l'habilitation fut refusée par l'Université de Francfort : les illustres professeurs consultés – y compris Max Horkheimer – ont tous manifesté leur totale incompréhension de la thèse...

Walter Benjamin avait déjà tenté de cerner la nature du drame baroque – le *Trauerspiel*, littéralement « jeu triste » – dans un essai de 1916, intitulé « *Trauerspiel et tragédie* ». Il y distingue deux formes de temporalité : le temps mécanique et vide, qui est celui du *Trauerspiel*, et le temps plein, messianique, dont la forme sécularisée est le tragique. Comme l'observe très bien M.S., Benjamin, contrairement à Nietzsche, subordonne l'esthétique à la philosophie de l'histoire et à la philosophie de la religion. Cette question revient dans la deuxième partie de *L'origine du drame baroque allemand*, consacrée à la distinction entre le tragique et le triste.

M.S. propose un parallèle intéressant entre le concept du tragique chez le jeune Lukacs – la vie face au jugement dernier – et celui du temps messianique et tragique chez Walter Benjamin. En fait, aussi bien ce dernier que Lucien Goldmann vont s'inspirer de l'essai de Lukacs *Métaphysique de la tragédie*. Le concept de vision du monde tragique de l'auteur du *Dieu caché* et celui de *Trauerspiel* seraient ainsi complémentaires. Ils auraient en commun le sentiment pessimiste que le monde n'est qu'un « jeu triste » (*Trauerspiel*). Cette prise de conscience de la tristesse, de l'ennui, de la répétition du monde conduirait à un refus tragique du monde et au refuge dans la solitude.

Utilisant cette grille de lecture pour interpréter les derniers écrits de Benjamin, M.S. suggère que *Le Livre des Passages parisiens* est une sorte de *Trauerspiel* moderne, construit autour du thème de l'ennui et de la mélancolie qui résultent du temps mécanique et répétitif de la marchandise. Le seul personnage tragique du *Passagenwerk* serait celui qui se tait : Auguste Blanqui, l'Enfermé. Les Thèses de 1940 *Sur le concept d'histoire* seraient en

revanche le contrepoint tragique de ce « jeu triste » parisien. Contre l'éternel retour du même, la répétition mélancolique, les Thèses opposent le temps messianique rempli qui fait sauter le continuum de l'histoire. La vision du monde tragique de Benjamin serait ainsi le lien entre sa pensée messianique et sa pensée révolutionnaire.

Michael Löwy.

124.76

SAINDON (Marcelle).

Cérémonies funéraires et postfunéraires en Inde. La tradition derrière les rites. Québec, Presses de l'Université Laval-Éditions l'Harmattan, 2000, 186 p. (bibliogr., glossaire-index).

Dans cet ouvrage, l'auteure, chargée de recherche à la faculté de théologie de l'Université Laval (Québec), se donne le double but de chercher à « cerner ce qui se cache derrière les rites » funéraires hindous (pp.1-2) et de présenter à un public large certains usages hindous de la mort. Dans une rapide introduction, l'A. précise sa démarche, qui consiste à comprendre le rite dans « tout un ensemble de considérations qui tissent la réalité indienne » (p. 9) : la description de la crémation va donc être reliée à un ensemble de concepts, de croyances et de représentations. Cet ensemble est décrit comme « la survivance » (p. 9) ou « les héritiers » (p. 7) d'une tradition.

Le premier chapitre se penche sur le « sacrifice védique » comme forme-modèle originaire de l'acte rituel contemporain. L'A. montre cependant la contradiction qu'il y a à considérer ces rites comme « anciens » : sous l'influence d'ethnologues, certains ont été réactivés dans la deuxième moitié du XX^e siècle (pp. 38-39). La « tradition » qui se cache derrière les rites semble alors parfois être une construction bien récente.

Le deuxième chapitre se penche sur l'ampleur, la variété et la diversité des sources normatives littéraires portant sur le bon rite. L'A. étend toutefois son propos en parlant de rituel « vécu » (p. 49). Or, si les concepts sont bien présentés, ils le sont comme si une congruence parfaite existait entre l'énonciation de la norme et la pratique : c'est tout le problème d'un appui sur des traditions intellectualisées, qui néglige les formes ne passant pas par l'écrit.

Le troisième chapitre présente les deux faces des rites de crémation : ils ont à la fois « pour but de se défaire du cadavre du défunt » et de transformer ce défunt en ancêtre. Selon les termes de l'A., le sacrifice est aussi un rite

de perfectionnement. La dernière partie du chapitre se penche sur l'auto-immolation des veuves, et l'A. quitte un moment les textes sacrés pour s'intéresser aux pratiques contemporaines, motivée en partie par l'étendue des critiques que ces suicides ont suscitées.

Le quatrième et dernier chapitre se penche sur la manière dont le culte des ancêtres doit être mis en place : il s'agit, par une succession de gestes rituels, de s'assurer que le défunt, devenu ancêtre, permette la liaison des générations. Les rituels funéraires et postfunéraires permettent ainsi d'étudier des sources normatives sur la transmission et la création de lignées (mâles).

La conclusion, par une sorte de retournement, présente une des problématiques de l'ouvrage, qu'il aurait été bienvenu de voir présentée en introduction : « si l'homme est condamné à renaître indéfiniment, à quoi servent alors les rites postfunéraires [qui assurent] le bien-être des défunts ? ».

Baptiste Coulmont.

124.77

SARPI (Paolo).

Histoire du Concile de Trente (Édition originale de 1619). Paris, Honoré Champion, 2002, LXIII+1493 p. (traduit par Pierre-François Le Courayer (1736), édition introduite et commentée par Marie Viallon et Bernard Dompnier) (bibliogr., annexes, index).

L'Histoire du Concile de Trente de P.S. est un ouvrage connu mais dont la réédition s'imposait. Plus qu'une simple réédition, il s'agit d'une véritable édition. Certes, le texte choisi est la traduction de François Le Courayer (1736) mais l'importante introduction constitue un apport non négligeable à notre connaissance de l'auteur et de l'œuvre mais aussi de l'histoire politico-religieuse des années 1600-1620. En cela, les éditeurs démontrent la nécessité de cette réédition : d'une part, la connaissance historique et contextualisée de Sarpi et de son œuvre a progressé ces dernières années et d'autre part, ce sont toujours les mêmes passages qui sont cités (souvent sous la forme de citations de citations), en particulier par l'inexistence d'éditions françaises accessibles depuis plus de deux siècles. La vie et la personnalité du servite Paolo Sarpi sont rappelées tout comme le rôle politique du religieux dans la défense de Venise contre Rome vers 1605-1607 (affaire de l'Interdit), une querelle qui ne laisse pas indifférente la France à une période où la question de la réception des décrets tridentins est un sujet de débat. En effet, Sarpi est en